

## « **Andreo** » de Caianello

Venafro, juin.

Quelle déception! Caianello-Vairano<sup>1</sup> s'appelle à présent Vairano-Caianello. Personne n'a pu m'expliquer cette stupéfiante modification; je dis stupéfiante parce que ce binôme était une espèce de concept pur, une catégorie à lui seul, un universel ferroviaire, étant donné qu'il ne correspondait à rien de réellement concret.

Tous les voyageurs partaient et arrivaient à Caianello-Vairano mais aucun n'allait à Caianello-Vairano. Dans la gare, on entendait courir des bruits sur l'existence de ces deux invisibles villages mais personne ne pouvait donner d'informations précises à leur sujet.

Des mauvaises langues affirmaient que la localité était là, tout entière, autour de la gare : ces trois ou quatre maisons, les deux bouis-bouis, le coiffeur, la boulangerie, qui avaient l'air d'avoir poussé en désordre autour des quais.

Et le duché d'Andrea de Caianello, où était-il?

Il me revenait que ce courtisan de Ferdinand II signait ses lettres « **Andreo** » parce qu'il se refusait à employer un prénom à consonance féminine, et il donnait une autre preuve de sa fierté et de sa culture quand il répondait à son roi qui, pour s'amuser à le voir sauter,

lui piquait les jambes avec de très légers coups de cravache : « Nous sommes vieux et nous venons à la Cour pour honorer Votre Majesté, mais nous ne voulons être le *zumpello* [petit sauteur] de personne. »

Le rapprochement hardi entre le dialectal « *zumpo* » [saut] et le précieux « *zimbello* » [souffre-douleur] dans la situation particulière évoquée ci-dessus, ainsi que l'« *Andreo* » dont j'ai parlé précédemment, m'incitent à penser que, dans l'esprit du Duc, devait exister, fût-ce à l'état latent, une théorie de la langue non dénuée d'intérêt.

Quand j'aurai quinze jours de loisir, je chercherai d'autres renseignements à son sujet.



Pour l'heure, je suis un hôte temporaire de son duché, après toutes ces années où je n'y étais plus venu, et je sens que, avec douceur, le sentiment profond du lieu revient en moi, que ma mémoire se rapproche sans effort des odeurs, des sons, des bruits. Voilà que me saisit la tentation d'aller voir si, derrière le comptoir du café, se trouvent encore les deux filles ravissantes d'il y a si longtemps. Je ne désire pas vraiment qu'elles y soient. Je préfère penser que l'un des voyageurs qui empruntaient autrefois la ligne les a emportées, de l'autre côté, sur la Naples-Formia<sup>2</sup>, face à la mer riante, pour ne pas les laisser se faner ici.

En effet, elles ne sont pas là. Au lieu de leurs cheveux coupés à la garçonne et de leurs bouches fardées de rouge, j'aperçois la tête bovine d'une paysanne coiffée d'un chignon de cheveux gras noués sur la nuque ; elle sert un verre de vin à un soldat qui le mire comme un œuf ; puis il se fait sérieux, sombre, et l'avale d'un trait.

Ambiance de gargote, plus conforme à l'endroit. Maintenant que se sont éteints le bruit des allées et venues des deux porteurs sur la petite place et celui des pas précipités des passagers descendus du train, la gare prend tout à coup un air champêtre.

Après que Vairano a pris le dessus, Vairano-Caianello est devenu plus sage. Caianello était agité, moderne, bruyant; on y offrait, toujours de la même voix impersonnelle et irritante, des paniers de voyage, des boissons et des bonbons. Vairano est calme et géorgique.

Soudain surgissent sur la place deux fiers paysans qui tiennent leur veste jetée sur une épaule avec la dignité martiale de hussards de la garde et qui, dans leur main libre, serrent avec une grâce délicate un panier de petites ricottas immaculées, encore humectées de sérum, et une botte d'asperges de potager aux pointes encore raidies par la douleur ressentie lorsqu'on les a coupées. Autour des deux paysans se forme rapidement un rassemblement et les ricottas disparaissent. Un des acheteurs fonce vers mon train : il n'avait pas remarqué qu'il était encore à quai.

Des vociférations désordonnées de voix féminines attirent mon attention et je m'aperçois que les pensionnaires qui étaient montées dans mon compartiment à Anagni s'adressent précisément à moi avec de grands gestes et de hauts cris, pour me faire entendre quelque chose que je ne comprends pas. Je leur fais un signe d'incompréhension et elles se résignent. C'est ainsi. Le train démarre lentement et les filles ne bougent pas de la portière; elles en ont presque l'habitude à présent et se tiennent là avec une aisance désinvolte.

Quand elles étaient montées à Anagni, elles étaient si embarrassées et timides qu'elles s'étaient aussitôt lancées dans un tapage excessif.

Elles se poursuivaient dans le couloir, s'appelaient en utilisant des surnoms on ne peut plus pittoresques; elles avaient l'air d'être dans leur dortoir à un moment où l'éducatrice était absente.

Elles étaient vêtues d'un uniforme printanier, mais chacune avait ajouté à l'habit réglementaire, d'une pauvre et terne raideur en vérité, l'une ou l'autre pièce de sa garde-robe personnelle.

Elles étaient parvenues à se composer un air de maladresse tendre non exempte d'une gracieuse drôlerie. Puis, une des plus âgées, peut-être quinze, seize ans, proposa de mettre à exécution un projet qui semblait avoir été longuement mûri avant leur départ. Elles se consultent avec des regards malicieux, des ricanements, pour se donner du courage; puis elles tirent de leur sac à main les boîtes et les tubes des cosmétiques interdits. Aucune ne possède tout le nécessaire et elles sont obligées de mettre en commun leur patrimoine rudimentaire.

Elles se réfugient, quatre ou cinq à la fois, à l'intérieur d'un compartiment et, lorsqu'elles réapparaissent quelques minutes plus tard, leurs bouches innocentes sont écarlates, leurs pommettes sont rehaussées de carmin, leurs yeux ont des cils en éventail.

C'est un maquillage élémentaire, œuvre de mains inexpertes, que le vif soleil de mai qui s'est montré hors des grands nuages révèle avec une espèce de dérision bienveillante.

Mais les filles sont ravies de déployer ce premier étendard de leur récente féminité et elles rient comme des folles en se regardant en face avec une gaieté franche et bruyante.

Il faut que les coquelicots sachent, que le printemps sache qu'à Anagni aussi, hier, les filles sont secrètement écloses.

Moi, je sais où chercher le train qui doit m'amener à Isernia; c'est un train qui vit dans son coin, solitaire. Un train qui a, tous les jours, une tâche ardue à accomplir, qui n'a pas le temps de se reposer et de flâner; ce n'est pas un confortable train de plaine comme celui dont je suis descendu, qui roule à toute allure en tintinnabulant, avec un rythme sûr permis par la route facile, qui peut s'enorgueillir d'une interminable et allègre traîne de wagons pleins de filles peinturlurées.

C'est un train trapu : une locomotive, trois ou quatre wagons au maximum. Cette dernière halète à coups de profondes respirations d'échauffement et regarde aux bords de l'horizon les sommets du Matese<sup>3</sup> et des Mainarde<sup>4</sup> couronnés de nuages. La flatterie de la courte vallée qui s'étire encore devant le train ne le séduit pas : il sait qu'elle lui servira d'élan pour se constituer une réserve de forces.



Ces paysans qui mangent lentement, assis sur le quai, ne s'attardent pas, eux non plus, lorsqu'ils lèvent les yeux, sur la plaine toute verte du Volturno<sup>5</sup>. Leur regard dépasse les nuages sombres et se charge des teintes du ciel invisible qui brille au-delà des monts.

Ils mangent calmement, coupant leur pain en tranches fines avec un couteau à la lame en forme de serpe, de Campobasso, le même, peut-être, qui a servi quinze jours plus tôt à étêter un jeune pommier ou à inciser un poirier sauvage pour y pratiquer une encoche de greffe. La lame conserve peut-être encore l'amertume de la sève qui a jailli de la blessure, mais le vin léger et un peu âpre d'Isernia ou de Monteroduni dont ils s'abreuvent par gorgées délicates, en levant les yeux au ciel, au goulot de la bombonne de terre cuite, adoucit leur palais.

Nous nous mettons en route en toute quiétude et pas âme qui vive n'est restée sur la place; il s'agit d'un train austère qui ne laisse aucun sillage de sentiments derrière lui; personne ne le salue sur le départ, presque jamais personne à l'arrivée.

Il accomplit son trajet comme un travail sérieux qui n'admet aucune affectation de larmes, d'adieux, d'étreintes.

À présent, il traverse la campagne de mai que les longues pluies récentes ont profondément nourrie; les herbes ont sucé dans la terre jusqu'à la dernière goutte de suc pour faire ce vert merveilleux.

Mais cette plaine où le train avance n'est pas encore le Molise. Des champs gras, irrigués, heureux de leur végétation très dense; des routes droites, parcourues par des chariots agiles et peints de couleurs vives, des chevaux de petite taille ornés de nœuds et de grelots sonores. Tout au bout, aux confins de la plaine, la campagne s'élève vers les montagnes toutes proches avec une paresseuse lenteur de déclivités et de parcelles couvertes d'oliviers aux frondaisons totalement vertes, touffues; les arbres nombreux, plantés selon un ordre rigoureux, donnent l'aspect d'un bois et témoignent d'une vitalité cordiale et solidaire.

Venafro<sup>6</sup> a la gaieté reposée des villes de Campanie; dans ses jarres afflue encore, comme il y a deux mille ans, l'huile aussi jaune et épaisse que le miel, qui plaisait à Cicéron. Quand nous rencontrerons les premiers oliviers menus et maigres, solitaires, en équilibre instable au-dessus des ravins, avec leurs branches peu développées, tourmentées par la tempête, alors nous serons dans le « Comtat du Molise<sup>7</sup> ».

## Rencontre avec Célestin V

Isernia, juin.

La patrie du Saint, « selon l'opinion populaire, fut Isernia, illustre cité des Samnites ». Ainsi commence une des rares et complètes biographies de Célestin V due, au xvii<sup>e</sup> siècle, au chanoine Don Lelio Marino, natif de Lodi<sup>8</sup>.

Don Lelio ajoute que les parents du Saint étaient de condition modeste. L'ermite du Morrone<sup>9</sup> « qui, par lâcheté, se rendit coupable du grand refus<sup>10</sup> » était donc né pauvre. Mais les gens d'Isernia, cette « lâcheté », ils ne l'ont jamais avalée ; s'ils avaient pu, ajoutant une syllabe au vers immortel du texte sacré, ils auraient remplacé « lâcheté » par « humilité ».

Parmi les compatriotes de Célestin V sévit une polémique séculaire avec Dante qui a, pour argument fondamental, la sainteté du pape renonciateur.

Au début du xix<sup>e</sup> siècle, un peintre inconnu peignit, dans le ciel couvrant le porche d'une église de la ville, saint Pierre-Célestin<sup>11</sup> rendant la tiare à l'Église ; son bras est soutenu par une humilité symbolique plutôt dévêtue et dansante, un personnage traité avec une raideur candide pour ce qui est des mouvements et une violence grossière pour ce qui est du coloris.

Un chercheur local, on ne peut plus patient et érudit m'assure-t-on, a passé une grande partie de sa vie à démontrer que le vers célèbre ne se réfère pas à ce pape unique, par son geste, dans l'histoire de l'Église.

Et pourtant, moi, j'aime à penser — et peut-être les Isernois aussi — que les choses se sont bien passées ainsi; le vers de Dante, son refus, ont soustrait saint Pierre-Célestin, par une condamnation sommaire, à l'histoire de la papauté, à l'histoire politique, et ils l'ont rendu aux Isernois.

Eux savent que le Matese, que les sublimes Mainarde qui veillèrent sur ses premiers sommeils doivent lui avoir donné une connaissance du divin que personne ne put effacer de son cœur.

Maintenant qu'ils découvrent peu à peu les vieux manuscrits (il y a quelques jours a été fondée à Isernia une société d'études célestiniennes), ils apprennent que leur Saint avait accompli pour ses pays des bonnes œuvres remarquables : il avait appliqué cette humble, menue charité quotidienne que seuls connaissent les esprits qui, pour avoir touché les sommets divins, ont l'exacte conscience des racines de l'humain.

Cette fontaine surmontée de petits arcs en plein cintre et dont les colonnettes supportent des chapiteaux d'une admirable variété, construite en utilisant les ruines de l'Isernia osque, romain, médiéval, s'appelle encore la « Fontaine fraternelle » et tire son nom d'une confrérie de bienfaisance fondée par Célestin qui, aujourd'hui encore, distribue dix dots à des jeunes filles pauvres de la ville.

La Fontaine fraternelle est une des rares constructions que les terribles et innombrables tremblements de terre ont respectées à Isernia; intact est également resté l'arc lombard et asymétrique gardé, à ses quatre angles, par quatre statues de l'époque républicaine.



Mais, à y regarder de plus près, il n'y a pas que l'arc qui soit de guingois; les têtes des statues romaines ont elles aussi un air bancal et misérable; mon guide m'explique qu'elles ont été attribuées postérieurement aux corps décapités; la greffe a été faite, selon toute apparence, sans beaucoup de pénétration psychologique. L'orateur de droite a hérité d'une tête d'esclave humilié et dolent qui conserve encore sur son visage érodé les traces des coups et des jeûnes que l'homme souffrit dans sa vie. Nous donnerions une tête plus digne à l'orateur si nous en choissions une parmi celles qui remplissent le musée de la ville ou si nous attendions que le destin en fasse apparaître une autre pleine de fierté et d'éloquence sous la houe à deux dents d'un paysan d'Isernia.

Dans les campagnes, n'importe quel travail de terrassement ou de creusement à des fins agricoles usuelles met au jour le résidu de mortes époques : l'Isernia pélasgique, samnite, médiéval vit, enseveli, dans la terre fertile et, de temps en temps, il restitue ces vestiges anciens de sa vie millénaire.

L'agriculteur gratte la terre sur la tête retrouvée; le soir, il la met dans sa besace entre les oignons et la gargoulette de vin et l'apporte à ce monsieur qui m'accompagne et qui l'accueille entre ses mains, tendrement; il cherche les signes qui lui indiqueront s'il s'agit du membre d'un guerrier de Caius Pontius ou d'un sbire de Sylla.

Attribution difficile; les eaux qui descendent des Mainarde par une infinité de ruisseaux faisant résonner dans Isernia les petites cascades qui plongent dans des crevasses profondes grignotent dans le sous-sol les restes des civilisations antiques, les amalgament à la glaise sombre et les restituent, méconnaissables, à la surface.

•

Je ne crois pas que les paysans d'Isernia s'étonnent grandement de ces découvertes ; leurs maisons mêmes renferment, dans la structure brune de leurs murs, de nombreux fragments de constructions anciennes, qui sont sortis de la terre ou qui appartenaient aux vieilles maisons de la ville. Détruite un nombre incalculable de fois par les tremblements de terre, les pillages, les incendies, elle a toujours retrouvé la même physionomie que celle qu'elle a encore aujourd'hui ; elle a récupéré les mêmes rues étroites, les mêmes arcs de passage, les mêmes portails monumentaux, édifiés sur de misérables murs brûlés.

La ville a retrouvé un air de Moyen Âge paysan, domestique et nivelé ; probe, tenace, fortement attaché aux traditions, fidèle aux lois ancestrales de l'obéissance, rebelle aux abus de pouvoir personnels.

Isernia a presque toujours été une ville du Domaine royal ; quand il lui arriva d'être vendue à l'un ou l'autre feudataire, elle se libéra toujours de la sujétion féodale. Fidèle au roi, mais sans maîtres.

C'est animée de cet esprit qu'elle participa à la Sainte Foi<sup>12</sup> de 1799. Les Français venaient de la Via Latina, route antique, par où déboulèrent dans la cuvette d'Isernia toutes les invasions étrangères ; les paysans, réunis en foules de volontaires, s'étaient retranchés sur les montagnes environnantes ; quand les Français arrivèrent, ils les affrontèrent au Macerone<sup>13</sup>. Et, plusieurs jours durant, ils donnèrent du fil à retordre aux envahisseurs qui, après être entrés dans Isernia, n'y trouvèrent pourtant pas la paix. Des coups de fusil sortaient de chaque trou et, du ciel, fondit le battant de la cloche de l'arc de Saint-Pierre : dirigé vers le dos du général en chef, il atteignit la croupe de son cheval, qu'il terrassa. De cet épisode, qui à l'époque devint

célèbre, Isernia s'enorgueillit dans un curieux document datant de 1826 que j'ai eu sous les yeux.

La ville demande à être élevée au rang de chef-lieu de district.

Un courtisan a eu en main cette supplique et raconte avec une vivacité toute parthénopéenne comment il tenta de « prosterner la susdite aux pieds de Sa Majesté François I<sup>er</sup><sup>14</sup> » durant un voyage estival en carrosse dans les villages de Campanie.

Mais le Roi n'est pas attentif, il descend de son carrosse toutes les dix minutes, il a soif et il boit; il boit beaucoup, puis surviennent les conséquences de la boisson; le courtisan le suit, avec la supplique des édiles. La dernière phrase, il la lui lit dans une écurie, mais Sa Majesté lui tourne le dos et le courtisan n'est pas sûr que le Roi ait parfaitement compris.

Une fois la lecture achevée, Sa Majesté ne doit avoir retenu de toute l'emphase asphyxiante de ce document que l'épisode du cheval.

– Alors, nous sommes d'accord : c'était une poutre, pas le battant de la cloche.

J'ignore si Isernia fut jamais élevé au rang de chef-lieu de district; il faudrait les lire tous, ces vieux papiers que mon hôte courtois étale devant moi, les sortant de serviettes aussi rebondies que des outres, dans lesquelles il fouille avec la merveilleuse assurance des personnes qui connaissent, de leur terre, la vie de jadis et l'étudient avec une minutie affectueuse.

Nous sommes sous le cercle de la lampe, lui et moi; j'ai rarement vu un sourire aussi subtil et candide, rarement entendu une sûreté de langage aussi placide et savoureuse.

Passent sous mes mains avides des diplômes, des sentences, des lettres, des journaux personnels, en latin, en « langue vulgaire<sup>15</sup> »,

aux bords corrodés, parsemés de larges taches d'humidité qui ont fini par effacer du texte. Mais l'essentiel a déjà été lu, interprété, éclairci, mis en rapport avec les événements principaux que tout un chacun connaît aujourd'hui.

Dans l'ombre se tiennent les autres membres de la famille : l'épouse, une jeune fille qui parle peu mais a l'inflexion de voix sonore et mélancolique de l'endroit et deux ou trois garçons dont l'un, dix-sept ou dix-huit ans, montre par des interventions rares mais exactes qu'il a tout lu et tout compris.

Ce journal d'un officier bourbonien qui raconte le début de la réaction de 1860, je l'emporterais volontiers pour le lire cette nuit à l'hôtel. Je promets de le renvoyer au matin et je m'éloigne avec le manuscrit; dehors, je trouve un ciel enfin pur, truffé d'étoiles. Dans le silence, on n'entend que l'écoulement de l'eau si fraîche des sources de la vallée.

Au lit, j'essaie de lire pendant une heure, deux; puis le sommeil a raison de moi. Francesco Nullo, qui devrait aller à Isernia pour entraver le mouvement des réactionnaires, s'est arrêté à Sessano où il a trouvé un piano et il joue un air de *Norma*.

Mais les bouseux arrivent, ils descendent en masse des montagnes, silencieux sur leurs petons légers, et ils déchargent leurs tromblons en l'air.

Les volontaires de la colonne garibaldine ont fait leur apparition à Pietralata.

Ici, on n'entend plus la musique, mais les coups de feu et les cris d'une bataille douloureuse. Puis le silence, un long, angoissant silence.